

DISCOURS

PRONONCÉ

A L'INAUGURATION DU MONUMENT

ÉRIGÉ EN L'HONNEUR

DU GÉNÉRAL DE LA MORICIÈRE

Dans la Cathédrale de Nantes, le 29 octobre 1879.

*Justorum semita quasi lux splendens
procedit et crescit usque ad perfectam
diem.*

La voie des justes est comme un flambeau
qui croit en éclat et qui va grandissant jus-
qu'au jour parfait.

(Proverbes, iv, 18.)

MESSEIGNEURS, MES FRÈRES,

Le 12 décembre de l'année 1571, un gé-
néral victorieux faisait dans Rome son entrée
triomphale. Chargé par le Souverain Pontife
de repousser l'invasion musulmane, Marc-An-
toine Colonna venait de venger l'honneur du

nom chrétien dans les eaux de Lépante. Aussi quel enthousiasme parmi le peuple romain à l'approche du vainqueur ! Tout ce que la ville éternelle trouvait dans ses vieux souvenirs de pompe et de magnificence, semblait à peine suffisant pour témoigner de l'allégresse générale. De la porte Saint-Sébastien au Capitole, sur la voie Appienne que suivaient autrefois les Métellus et les Scipions, sous les arcs de Titus, de Septime Sévère et de Constantin, l'on voyait s'avancer le nouveau triomphateur au milieu des acclamations d'une foule avide de contempler ses traits. Après les solennités du Forum, empreintes de la majesté d'un autre âge, des démonstrations non moins vives mais plus chrétiennes l'attendaient dans la basilique de Saint-Pierre et au Vatican où il allait recevoir les félicitations du Pape, et de quel Pape ! de saint Pie V, l'honneur et la gloire de son siècle. Aussi, le lendemain de cette mémorable journée, sous les voûtes de l'église d'*Ara cœli*, transformée en temple de la victoire, un orateur célèbre pouvait dire au soldat catholique dans un langage dont l'emphase ne détruit pas la grandeur : « Si les sept collines elles-mêmes avaient pu quitter

leurs sièges, elles seraient venues au-devant de vous pour saluer votre triomphe : *Ut ipsi septem colles, sedibus suis relictis, obviam tibi præire cupere viderentur* (1). »

Trois siècles après, un autre général rentrait dans Rome à la suite d'une campagne sur laquelle le monde entier tenait les yeux fixés. Lui aussi avait reçu la mission de défendre la civilisation chrétienne dans ce qu'elle a de plus nécessaire et de plus élevé, la liberté et l'indépendance du Saint-Siège. Mais, moins heureux que le vainqueur de Lépante, il avait dû céder devant le nombre aidé du mensonge et de la perfidie. A la tête d'une poignée de braves rassemblés pour d'autres combats, il s'était trouvé surpris entre une attaque qui se dissimulait sous l'apparence d'une protection, et un abandon auquel sa loyauté se refusait à croire. Castelfidardo et Ancône venaient de faire la contrepartie de Lépante. Aussi le deuil et la tristesse allaient-ils remplacer les fêtes d'autrefois dans la ville éternelle. Le 12 octobre 1860, on pouvait voir le glorieux

(1) *Oratio Marci Antonii Mureti in reditu ad Urbem M. Antonii Colonnæ post Turcas navali prælio victos, habita Idibus Decembris MDLXXI.*

vaincu, et à sa suite quelques rares débris de son héroïque armée, se diriger vers le Vatican par les mêmes rues qu'avait suivies Marc-Antoine Colonna dans tout l'éclat du triomphe. Là, un autre Pie l'attendait, de même taille que le grand Pontife du seizième siècle, mais ne pouvant, comme lui, serrer dans ses bras un chef victorieux; et de la bouche du saint vieillard tombait sur le brave soldat prosterné à ses pieds, et dont la défaite était la sienne, cette parole sublime de foi et de résignation : « Dieu a permis ce qui est arrivé; que sa très sainte volonté soit faite! »

Quel contraste, Mes Frères, entre les deux scènes que je viens de rappeler! Mais je ne sais si la seconde ne l'emporte pas encore sur la première en grandeur et en vraie majesté. Oui, c'est bien après une « défaite triomphante à l'égal d'une victoire, » que l'on aurait pu inscrire derechef au fronton du Capitole la devise de Lépante : *Adhuc viget virtus, flagrat amor, pollet pietas*. Le courage! ce général vaincu l'avait poussé jusqu'à l'héroïsme. Le dévouement! il l'avait prouvé par sa promptitude à voler au secours de la faiblesse et du malheur. La piété envers l'Église! il l'avait

manifestée en sacrifiant ce qui coûte le plus au soldat accoutumé à vaincre, la renommée et la gloire militaires : *Adhuc viget virtus, flagrat amor, pollet pietas!* Voilà pourquoi, à vingt années de distance, de tels services ont encore le privilège de nous émouvoir comme le premier jour. Après avoir été tant de fois célébrés et par d'éminents orateurs, ils sont restés pour l'éloquence sacrée un thème inépuisable; et vous, Mes Frères, pour en perpétuer le souvenir dans le marbre et dans le bronze, vous avez érigé, sous les voûtes de l'église cathédrale de Nantes, ce splendide monument où les conceptions de l'art antique et les merveilles de l'art moderne se réunissent dans un harmonieux ensemble pour glorifier la mémoire de celui qui a eu l'insigne mérite d'être à la fois un grand serviteur de la France et un grand serviteur de l'Eglise.

C'est à ce double titre, en effet, que le général de La Moricière occupe dans l'histoire de notre siècle un rang à part : son nom appartient à la religion non moins qu'à la patrie. Voyez-le tel que le ciseau d'un artiste célèbre a su le représenter transfiguré par la mort, la main droite sur son crucifix, la main

gauche sur la garde de son épée, et la tête tournée vers le ciel, comme pour murmurer une dernière fois la devise de ses pères : *Spes mea, Deus*, « Mon espérance, c'est Dieu. » Le héros chrétien est là tout entier avec le cortège des vertus qui ont été les ressorts de sa vie, et que l'art a symbolisées par autant de chefs-d'œuvre : le courage militaire, la charité, la méditation, la foi. En Algérie, à Paris, à Rome, sur les trois grands théâtres où Dieu s'est plu à l'appeler successivement, en face de l'Islamisme, comme devant la Révolution socialiste et athée, il a mis l'épée de la France au service de la société et de la civilisation chrétiennes. Voilà ce qui a fait la grandeur et l'unité de sa vie publique. Et pendant que le guerrier et l'homme d'État servaient les desseins de Dieu dans la défense d'une telle cause, le chrétien marchait parallèlement d'étape en étape, sur le chemin qui devait le conduire à la pleine possession de la foi et de la vérité, suivant les paroles que j'ai prises pour textes : « La voix des justes est comme un flambeau qui croît en éclat et qui va grandissant jusqu'au jour parfait » : *Justorum semita quasi lux splendens procedit et*

crescit usque ad perfectam diem. C'est ce que je me propose de montrer dans ce discours. Veuillez me prêter votre bienveillante attention.

I

La cause du Christ et de l'Église est au fond de tous les événements de ce monde. Les hommes s'agitent pour ou contre elle, lors même qu'ils ne croient servir que leurs intérêts ou leurs passions. Il en est à cet égard des nations comme des individus. Quels que soient les mobiles de leur conduite, elles marchent de gré ou de force vers le but que Dieu leur a marqué. On pouvait en juger ainsi, quand le 14 juin 1830, l'armée française débarquait sur les côtes d'Afrique pour venger une insulte que nul peuple ne saurait souffrir sans déchoir de son rang. Sous la question d'honneur, il s'en remuait une autre plus vaste et plus haute. Qu'il dût s'agir pour le « soldat de la Providence » d'ajouter une nouvelle page aux « gestes de Dieu par les

Francs, » on pouvait déjà le pressentir aux clameurs d'un parti qui, alors comme depuis, comptait pour peu le succès de nos armes, du moment que la religion devait en profiter. L'Algérie conquise, c'était en effet l'Évangile reprenant possession d'une terre dont le Coran l'avait banni; c'était la France recueillant des lèvres de saint Louis, tombé en face de Tunis, l'antique mot des croisés : Dieu le veut! pour aller replanter jusqu'aux sommets de l'Atlas le drapeau de la civilisation chrétienne.

La royauté, gardienne fidèle des traditions nationales, l'entendait de la sorte. Aussi, à peine eut-il touché la terre d'Afrique, dont le nom allait devenir inséparable du sien, que le brave maréchal de Bourmont s'empessa d'y ériger une croix, signe de délivrance pour ces malheureuses contrées. C'était leur dire assez haut qu'on était venu au milieu d'elles pour les affranchir d'un joug odieux, et pour leur apporter en place des ténèbres de la mort, la lumière et la vie. Pourquoi faut-il que de si nobles desseins aient été arrêtés par l'un des événements les plus désastreux de notre histoire, celui qui, depuis cinquante ans, est resté la source principale de toutes nos fautes

et de tous nos malheurs? Ah! si la pensée chrétienne qui, dans les conseils de la royauté, inspirait l'expédition d'Alger, avait pu suivre son cours; si, au lieu d'être comprimé sur l'instant même, le premier élan de la conquête avait été suivi d'une action prompte, énergique, décisive, aussi propre à rallier les timides qu'à forcer les mécontents au respect; si, dans l'embarras que lui créaient ses origines, le nouveau pouvoir ne s'était pas senti faible et irrésolu devant un legs si glorieux, n'osant pas y renoncer, et ne sachant trop qu'en faire; si, dix années durant, l'absence de plan et d'esprit de suite, conséquence inévitable du manque de principes, n'avait pas enhardi les résistances, en ranimant l'espoir au cœur des vaincus; si une intelligence claire de la situation avait permis de reconnaître et d'apprécier ce qui restait de sève chrétienne sous l'écorce musulmane dans la partie la plus saine de la population; si à des races dont le patriotisme se confond avec la religion, l'on n'avait pas montré l'étrange spectacle de camps d'où ne s'élevait aucune prière, et de tombes sur lesquelles ne descendait aucune bénédiction; si, en un mot, la civilisa-

tion chrétienne était apparue en Algérie à la suite des vainqueurs, avec un apostolat libre et un sacerdoce respecté, avec le splendide épanouissement de ses institutions et de ses œuvres : ah ! je ne dis pas que toute lutte serait devenue impossible ; mais devant une telle supériorité religieuse et morale, venant s'ajouter à la bravoure militaire, les plus fiers courages eussent fléchi en peu de temps ; et, sans doute, à l'heure présente, les victoires de la foi seraient pour l'avenir de cette France nouvelle une garantie plus sûre encore que le triomphe de nos armes.

C'était la pensée du général de La Moricière, quand, jeune lieutenant du génie ; il écrivait ces mots, au début même de la conquête : « La Providence qui nous destine à civiliser l'Afrique, nous donne la victoire. » Vous n'attendez pas de moi, Mes Frères, que, m'écartant du ton et de l'esprit de la chaire chrétienne, je déroule à vos yeux cette épopée de dix-sept ans, qui s'ouvre avec la prise d'Alger pour se terminer à la soumission d'Abdel-Kader, et dans laquelle Médéah, Bougie, Constantine, Oran, Mascara, Isly, vingt autres lieux non moins célèbres, rappellent autant

d'épisodes où la valeur militaire s'est élevée jusqu'à l'héroïsme. Car, bien que l'Écriture sainte elle-même n'ait pas craint de louer l'ardeur guerrière, quand elle éclate pour une juste cause, c'est plus haut encore, dans la région des doctrines et des vertus, que l'orateur sacré doit chercher de préférence la matière de ses éloges. Or ce qui me frappe précisément chez cet homme de guerre, pour qui le noble métier des armes avait un si vif et si puissant attrait, c'est qu'au milieu de la fumée des camps et dans l'éblouissement de la gloire, la lutte engagée par la France sur la terre d'Afrique lui est apparue constamment sous son vrai jour et avec le caractère providentiel qu'elle devait prendre et garder dans l'histoire du monde.

Assurément, Mes Frères, je blesserais la vérité à l'égard d'un homme incapable de la trahir, en disant que dès lors il puisait dans une foi vive et complète toutes les lumières qui devaient l'éclairer plus tard. Malgré les traces profondes que laissait dans son âme une éducation toute chrétienne, il n'avait pas su échapper entièrement à l'influence des idées nouvelles qui emportaient loin du droit chemin un

si grand nombre de ses contemporains. Si l'esprit voltairien du dix-huitième siècle ne lui inspirait qu'une juste répulsion, des théories plus récentes semblaient mieux faites pour attirer son cœur ouvert à toutes les aspirations généreuses. De ces rêves, auxquels s'étaient laissé prendre tant de jeunes intelligences, et dont pour sa part il allait s'affranchir promptement, il n'avait retenu qu'un désir ardent de réforme et d'amélioration sociales. C'est à voir au fond des choses, en le prenant par leur côté le plus sérieux, que tendait son esprit naturellement porté à la recherche et à l'observation. Tandis qu'un scepticisme moqueur se jouait des idées morales et n'avait de confiance que dans la force, rien ne lui paraissait achevé de la part des vainqueurs, tant qu'ils n'auraient pas réussi à se faire estimer des vaincus. Partant de ce principe, La Moricière se refusait à voir dans la terre que la Providence venait d'ouvrir à notre activité, soit un simple champ de manœuvres pour aguerrir nos soldats, soit un vaste comptoir où les uns s'enrichiraient aux dépens des autres. Encore moins pouvait-il admettre un système d'extermination qui eût fait régner sur une colonie déserte le silence

de la mort. Aucun de ces rôles ne lui semblait répondre au génie et à la vocation de la France. Faire accepter la conquête comme un bienfait; coloniser après avoir vaincu; gagner la confiance des indigènes, au lieu de les froisser par un brutal dédain et de les exaspérer par d'inutiles rigueurs; étudier à fond leur langue, leur caractère et leurs mœurs, pour tirer parti de leurs qualités et neutraliser leurs défauts; les attacher à notre cause à force de justice, de modération, d'honnêteté, de bonne foi, de désintéressement; et, enfin, leur montrer, par la création de villages chrétiens, le spectacle vivant d'une civilisation supérieure à la leur : tel est le plan qu'il ne cessa de poursuivre à travers tous les obstacles et toutes les contradictions, sentant bien qu'une telle œuvre était seule vraiment digne d'un peuple chrétien.

C'est par là, Mes Frères que cette physionomie de soldat prend à mes yeux une expression singulière de dignité et de grandeur morale; et si j'admire dans le héros de Constantine et de Mascara les qualités militaires qui ont fait de son nom l'un des synonymes de la bravoure, j'aime encore mieux le voir préoccupé avant tout de légitimer la conquête par l'amélioration

constante du sort des vaincus; se refusant avec énergie aux représailles sanglantes; gardant jusqu'au plus fort de la lutte assez d'empire sur lui-même pour contenir le châtement dans de justes limites; ne craignant pas de faire appel à la grande force civilisatrice dont un pouvoir aveugle s'était obstiné si longtemps à repousser le concours; transformant en église une mosquée d'Oran, malgré les clameurs d'un parti qui prétendait coloniser l'Algérie sans temple, sans prêtre et sans Dieu; secondant de ses efforts les ministres de la religion, dans leur mission d'enseignement et de charité, auprès du lit des malades comme au milieu des paroisses nouvellement érigées; et, dans son ardeur à multiplier en Afrique les apôtres de la foi, écrivant à l'évêque d'Alger cette admirable lettre qui montre combien la religion avait déjà pris d'empire sur une âme si digne d'en comprendre la nécessité et les bienfaits (1). C'est qu'en effet tant de services rendus à la cause du Christ et de l'Église ne pouvaient rester infructueux pour lui-même. Dieu avait placé le général de La Moricière en face de

(1) *Le général de La Moricière, sa vie militaire, etc.*, par M. Keller, t. I, p. 475, 476.

l'Islamisme, des efforts désespérés de quelques pauvres tribus, sans appui ni ressources, pour lui montrer tout ce qu'il y a de profondeur et d'énergie dans le sentiment religieux, alors même qu'il ne repose pas sur la vérité pure et complète. Pour une nature telle que la sienne, incapable de s'en tenir à une vue de surface, mais cherchant en toutes choses la raison dernière, il y avait là un vaste champ d'études et de réflexions. Dans ce contact de vingt ans avec un peuple pour lequel la religion est le tout de la vie, il lui était impossible de ne pas se demander quelle place elle doit tenir dans la conscience de chaque homme ; et, d'autre part, ce contact même devenait pour lui une révélation de la vérité. Si l'attachement le plus opiniâtre aux doctrines religieuses du Coran n'avait su aboutir qu'aux vices et aux ténèbres de la barbarie, c'est que, seul, l'Évangile porte dans ses flancs le salut et la résurrection des peuples. Une telle conclusion s'imposait d'elle-même à un esprit droit et logique. Mais la Providence qui destinait le général de La Moricière à d'autres luttes, se réservait de faire luire à son regard de nouvelles et plus vives lumières. Après avoir vu de près la bar-

barie qui précède les civilisations naissantes, il allait se trouver aux prises avec une barbarie pire encore, celle qui suit les civilisations déchues; et dans ce choc terrible, où pour la seconde fois il tiendra en main l'épée de la France, le christianisme lui apparaîtra de nouveau comme le véritable salut des sociétés humaines. Ainsi devaient se vérifier pour lui ces paroles de la Sainte Écriture : « La voie des justes est comme un flambeau qui croît en éclat et qui va grandissant jusqu'au jour parfait : » *Justorum semita quasi lux splendens procedit et crescit usque ad perfectam diem.*

II

Vers la fin du siècle dernier, il s'est produit dans la société française un mouvement d'idées dont rien ne permet encore de prévoir le terme. Jusque-là on avait bien vu des nations modifier sur quelques points les conditions de leur vie publique, suivant les besoins du temps et l'état

des esprits; et, dans le cours de sa longue histoire, la France elle-même n'avait pas manqué, à maintes reprises, d'approprier à des situations nouvelles son régime civil et politique. Dans de pareilles réformes, inspirées par la justice et conduites avec sagesse, il n'y a rien qui ne soit conforme aux vues de la Providence et à l'ordre naturel des choses. Mais une nation rompant brusquement avec tout son passé, faisant à un moment donné table rase de son gouvernement, de ses lois, de ses institutions, pour rebâtir à neuf l'édifice social depuis la base jusqu'au sommet, sans tenir compte d'aucun droit ni d'aucune tradition; une nation réputée la première de toutes, et venant déclarer à la face du monde entier qu'elle a fait fausse route depuis douze siècles, qu'elle s'est trompée constamment sur son génie, sur sa mission, sur ses devoirs, qu'il n'y a rien de juste ni de légitime dans ce qui a fait sa grandeur et sa gloire, que tout est à recommencer, et qu'elle n'aura ni trêve ni repos tant qu'il restera debout un vestige de son histoire : non, Mes Frères, non, jamais spectacle aussi étrange ne s'était offert aux regards des hommes.

Quant aux conséquences de cet événement,

nous les avons vues et nous les voyons encore se dérouler à nos yeux. Pour être sortie de sa voie historique et traditionnelle, la France s'en est allée depuis près d'un siècle, oscillant entre la dictature et l'anarchie, sans avoir pu retrouver jusqu'ici son centre de gravité dans des institutions stables ni dans un pouvoir accepté de tous. Et ce qui achevait de donner son vrai caractère au mouvement dont je parle, et que je trouve dans mon sujet, c'est qu'il tendait à détruire la religion non moins que tout le reste. N'était-elle pas la grande institution à laquelle se rattachait tout le passé de la France comme au principe de sa force et de sa vie? Enseignement, législation, mœurs domestiques, caractère national, elle avait tout pénétré, tout affermi, tout soutenu jusqu'à la fin. Rien n'était donc fait dans cette œuvre de destruction universelle, tant que l'on n'aurait pas réussi à bannir le Christ et l'Église de la famille et de la société, pour les reléguer au fond de la conscience individuelle, sauf à venir plus tard les y forcer en déracinant jusqu'à l'idée même de Dieu. Oui, l'homme substitué à Dieu comme source unique de tout droit, de toute justice, de tout pouvoir, de toute moralité, c'est-à-dire le

déicide dans l'ordre social, voilà le dernier mot de la Révolution.

Sans doute, ce dernier mot, il n'y a que l'audace et la logique pour ne pas reculer devant lui : les timides le désavouent, les habiles le dissimulent, les naïfs voudraient l'atténuer. Mais il y a des moments où il retentit tout à coup comme un éclat de tonnerre qui vient réveiller les plus endormis. Ce dernier mot, la Terreur l'avait dit, les journées de Juin l'ont répété, la Commune allait le reprendre, et, chaque fois, la France épouvantée a vu se poser devant elle la question de vie ou de mort. Trop heureuse, quand, pour se défendre contre cette barbarie nouvelle, elle peut placer son épée dans les mains d'un La Moricière ! Dieu me garde de vouloir arrêter vos esprits sur ces luttes fratricides où des multitudes égarées paient de leur sang une confiance trop aveugle dans les promesses et dans les déclamations des sophistes. Si quelque chose du moins peut soulager le cœur au milieu de telles scènes, c'est l'héroïsme de ces hommes qui, plus tristes que fiers de leur triomphe, accomplissent, la mort dans l'âme, le plus douloureux des devoirs, sans faiblesse comme sans dureté, sachant allier au

courage militaire une qualité plus rare, le courage civil, aussi grands sur les barricades que sur la brèche de Constantine ou sur le pont de Magenta, parce qu'à défaut de la gloire, ils n'ont pour se soutenir dans une tâche si pénible que l'esprit de sacrifice, prévoyant bien qu'un crêpe funèbre recouvrira leurs lauriers, et que la patrie ne pourra jamais se souvenir de leur victoire sans verser des larmes sur la tombe de ses enfants.

Est-ce à dire, Mes Frères, qu'en déployant tant d'intelligence et d'énergie pour sauver la société française des excès de la Révolution, le général de La Moricière ait eu, alors déjà, une vue absolument nette des erreurs qui en étaient la cause? La suite de sa vie me donnerait un démenti, si je parlais de la sorte. Assurément, une entreprise aussi radicale que celle du siècle dernier n'était pas de nature à satisfaire un esprit mesuré comme le sien. Il avait trop l'habitude des réflexions sérieuses pour s'imaginer que l'on puisse, avec espoir de succès, déplanter un vieux chêne, quand déjà il couvre de ses branches le sol d'alentour; ou bien, refaire à nouveau le tempérament d'un peuple arrivé à la plénitude de ses forces. Mais, soit

illusion d'une âme généreuse, soit influence du milieu où il avait vécu et grandi, il n'était pas éloigné de croire que, sans aller aussi loin, il y avait moyen d'arriver au but, en suivant avec discrétion la voie tracée par les idées nouvelles. Si, dans cette période si brillante de sa vie politique, le flambeau de la foi avait lui à son regard sans mélange d'obscurité, il aurait vu clairement ce que l'on s'obstinait à ne pas voir : qu'il n'y a pas de salut pour une nation en dehors des principes ; que le libéralisme n'est pas plus la liberté que le rationalisme n'est la raison ; qu'il en est au contraire la négation formelle, parce qu'au lieu de la respecter dans ses manifestations légitimes, il l'assujettit à la loi du nombre, partant de la force ; que, par conséquent, libéralisme et despotisme, c'est tout un, quoi que l'on fasse pour pallier une même tyrannie sous des noms divers ; que s'il existe une vérité sur la terre, il est impossible de la traiter sur un pied d'égalité parfaite avec l'erreur, sans tomber dans le pur scepticisme ; qu'étant donnée l'inclination naturelle de l'homme vers le mal ; c'est la pire de toutes les illusions de penser que, livrée à elle-même, sa volonté se portera naturellement au bien ; qu'il

est du devoir d'un gouvernement chrétien de prendre la vérité pour règle, afin de faire descendre d'en haut les lumières qu'on ne saurait tirer d'en bas ; et qu'enfin, dans un grand Etat régi depuis son origine par des lois d'un autre ordre, livrer la succession du pouvoir suprême aux incertitudes du caprice populaire, c'est ouvrir la porte à des compétitions sans nombre et à des agitations sans fin.

L'expérience allait d'ailleurs parler plus haut que tous les raisonnements. On s'était flatté d'asseoir un régime durable sur la souveraineté du peuple ; et la souveraineté du peuple, c'est-à-dire en définitive celle du nombre et de la force, s'était chargée de répondre à l'établissement de Février, en le brisant comme l'enfant qui fait voler en éclat le jouet dont il s'amusait la veille. Hommes et institutions, un mouvement d'une incontestable popularité avait tout emporté en un jour d'indifférence plus encore que de colère. Ah ! ne vous plaignez pas trop, général, de cet exil immérité, de vos longs services méconnus, de votre épée brisée avant l'heure. Il vous sera dur sans doute de vivre plusieurs années hors de cette France que vous avez servie avec tant de dévouement et de fidé-

lité; et quand viendra le moment des luttes glorieuses sur la terre de Crimée, vous vous sentirez le cœur serré de tristesse à la pensée de ne pouvoir partager les périls de vos anciens compagnons d'armes. Mais la vérité est un bien trop précieux pour qu'il ne faille pas consentir à la pensée de ne pouvoir partager les périls de vos anciens compagnons d'armes. Mais la vérité est un bien trop précieux pour qu'il ne faille pas consentir à l'acheter au prix des plus grands sacrifices. Jeté sur la terre étrangère par un coup de force, vous comprendrez le néant de toutes les utopies modernes. Vous apprécierez à sa juste valeur, durant vos longues heures de méditation, le suffrage du peuple, aujourd'hui à genoux devant César, et renversant demain l'idole de la veille. Après avoir éprouvé par vous-même que l'on ne déplace pas impunément le droit, vous retournerez vers la vraie autorité, celle qui remonte à Dieu, en même temps qu'elle plonge ses racines dans les profondeurs de l'histoire; et, en présence des excès auxquels se porte la liberté, quand elle n'a pas la loi divine pour règle souveraine, vous laisserez un jour tomber de vos lèvres ces paroles qui resteront comme le jugement d'un grand

esprit revenu à lui-même et désabusé : « Les principes de 1789 sont la négation du péché originel, » c'est-à-dire de la vérité, telle qu'elle éclate dans la conscience de l'homme et dans la vie des peuples.

Et d'où venaient au général de La Moricière ces vues si nettes et si lumineuses sur les hommes et les choses de son temps? Vous l'avez dit, Mes Frères, avec l'éloquence de l'art, en plaçant auprès de son monument funèbre les statues symboliques de la Méditation et de la Foi. Cette foi, héritage d'une famille chrétienne, et qui avait embaumé les jours de son enfance, au milieu de la catholique Bretagne; cette foi qui était venue se placer à ses côtés, sous les traits de la piété la plus tendre et la plus aimable, à l'heure de l'exil comme au temps de la gloire; cette foi dont il ressentait la douce influence dans tout ce qui faisait le charme et le bonheur de sa vie domestique; cette foi à laquelle, sans jamais la perdre de vue, il avait prêté moins d'attention au milieu des camps et dans les agitations de la politique, il allait l'approfondir avec l'esprit de recherche et le besoin de clarté qu'il portait dans chaque question. Dieu ne lui avait-il pas ménagé

l'épreuve salutaire de l'adversité pour lui faire « regarder les choses du point de vue où on les voit ce qu'elles sont? » Pour une nature si franche et si loyale, le doute et l'indécision ne pouvaient être de longue durée. Ce qui devait l'étonner plutôt, à mesure qu'il avançait dans des études si attrayantes et si élevées, c'était de voir l'indifférence ou l'hostilité de plusieurs à l'égard d'une religion « qui a pour elle la science, l'histoire, la philosophie, les arts, les grands hommes, qui a pour elle le passé, le présent, l'avenir, qui peut seul résoudre les difficultés du temps actuel, qui répond aux besoins de tous les esprits, de tous les cœurs, de toutes les volontés, de toutes les classes, de tous les malheureux, qui seule est capable d'assurer le bonheur présent et le bonheur futur (1). » Ainsi le général de La Moricière marchait-il de jour en jour à la conquête de la vérité, dans l'ordre religieux comme dans l'ordre politique et social. Mais, pour atteindre le but que Dieu lui avait marqué, il lui restait à franchir une dernière étape, la plus rude et la plus méritoire, sinon la plus glorieuse de

(1) Paroles du général de La Moricière (M. Keller, t. II, p. 207).

toutes. Après avoir défendu la cause de la chrétienté et de la France contre l'Islamisme et la Révolution, il allait être appelé à la servir au centre même de la lutte du bien avec le mal, de la vérité avec l'erreur. Alors seulement on pourrait lui appliquer dans toute leur plénitude les paroles du Sage, qui renferment la pensée de mon discours : « La voie des justes est comme un flambeau qui croît en éclat et qui va grandissant jusqu'au jour parfait : » *Justorum semita quasi lux splendens procedit et crescit usque ad perfectam diem.*

III

Il est sur la terre un pouvoir que rien n'égale, un pouvoir qui prend son origine dans le plus grand événement dont l'histoire ait gardé le souvenir; un pouvoir qui réunit dans une alliance sublime les deux caractères de la souveraineté parmi les hommes, la force et la bonté; un pouvoir qui n'a d'autres limites que celles du temps et de l'espace; un pouvoir qui concentre en lui-même tous les rayons de l'au-

torité répandus par la main de Dieu à travers le monde, la paternité d'Adam, le patriarcat d'Abraham, le sacerdoce de Melchisédech, la législature de Moïse, le pontificat d'Aaron, la judicature de Samuel, la royauté de David; un pouvoir qui, depuis dix-huit siècles, est tout ensemble la pierre angulaire et la clef de voûte de l'édifice chrétien; un pouvoir qui a traversé les âges, faisant resplendir tour à tour, et avec un éclat incomparable, toutes les grandeurs du sacrifice et de la doctrine, de la sainteté et du génie; un pouvoir qui n'emprunte à aucune des choses d'ici-bas son ascendant ni sa durée; un pouvoir qui cache une invincible énergie sous les dehors de la faiblesse, et qui voile la plus haute des majestés souveraines derrière l'humilité d'un service; un pouvoir que chaque lutte, chaque contradiction a laissé le lendemain plus fort et plus respecté qu'il n'était la veille; un pouvoir, enfin, contre lequel toute domination s'use, toute violence échoue, tout artifice se dissipe, toute résistance se brise, toute rébellion vient mourir tôt ou tard, impuissante et confondue. Ce pouvoir unique, ce pouvoir souverain, ce pouvoir universel des âmes et des consciences, c'est la papauté.

Mais, afin que ce pouvoir universel des âmes et des consciences pût remplir sa mission pour le bien de tous, au milieu de tant de races et de nationalités différentes, il lui fallait une liberté pleine et entière, une indépendance complète. L'assujettir à une puissance quelconque, c'était l'entraver dans l'exercice d'un ministère qui a pour objet les intérêts spirituels du monde entier. Les siècles chrétiens l'avaient compris ; et la grâce de Dieu aidant, l'épée de la France, aux mains des Pépin et des Charlemagne, avait, sinon fondé, du moins affermi et soutenu le principat temporel du Pontife romain. A peine si l'une ou l'autre fois, dans le cours de dix siècles, quelques brouillons fanatiques avaient essayé de détruire ce qui était pour la chrétienté l'une des bases essentielles du droit public. Et ce qui n'entraît pas moins dans les vues de la Providence, c'était qu'il existât toujours sous les yeux des peuples un État ayant la vraie religion pour règle souveraine, ne séparant jamais les intérêts temporels des intérêts spirituels, mais sachant les coordonner dans une harmonie parfaite, s'inspirant avant tout des principes de la morale chrétienne, sans rien sacrifier aux utopies du moment, demeu-

rant là, au milieu d'aventures téméraires et d'essais infructueux, comme le représentant autorisé des saines traditions, et conservant ainsi pour les regrets et les déceptions de l'avenir le dépôt des vérités politiques et sociales en dehors desquelles aucune nation ne peut sauver ni ses pouvoirs ni ses libertés. A ce double point de vue, la souveraineté temporelle des Papes était pour les peuples chrétiens le plus haut enseignement et la plus sûre des garanties.

Ai-je besoin de vous dire, Mes Frères, qu'un État où la religion et la politique s'unissaient dans une alliance si étroite, ne pouvait trouver grâce devant la Révolution appuyée sur une théorie absolument contraire? C'est là qu'elle devait frapper et qu'elle a frappé en effet son coup décisif; et alors, qu'avons-nous vu? les révolutionnaires du monde entier s'acharnant à détruire une souveraineté qui leur semblait la négation vivante de leur idée fondamentale. Remontrances de la part de gouvernements qui, eux-mêmes, ne se sentaient pas sûrs du lendemain, déclamations de rhéteurs s'apitoyant sur des souffrances imaginaires, réformes demandées par ceux qui auraient eu le plus grand besoin d'en donner le signal dans leur propre

pays, excitations du dehors pour pousser au mécontentement et à la révolte des populations qui ne demandaient pas mieux que de vivre tranquilles à l'ombre d'un pouvoir paternel entre tous, menées ténébreuses des sociétés secrètes, attaques à force ouverte de bandes ennemies, rien de ce qui s'appelle ici-bas hypocrisie ou violence ne devait manquer à ce grand duel de la force matérielle avec la force morale. Et ce qu'il y avait de plus odieux dans une pareille conspiration, c'est qu'elle visait l'homme de ce siècle qui, par ses qualités personnelles, avait le plus de droit au respect et à la vénération de tous; un souverain acceptant des institutions nouvelles tout ce qu'elles ont d'acceptable, pour ne repousser que ce qu'elles peuvent avoir de contraire à l'Évangile, aux droits de Dieu et de l'Église; un Pontife salué de son vivant la plus pure et la plus noble figure de notre époque, en attendant, s'il m'est permis d'exprimer un tel vœu, que l'Église le place un jour sur nos autels, à côté de saint Pie V, comme un type héroïque de vertu et de sainteté. Bref, il vint un moment où la Révolution rassemblant toutes ses forces, résolut d'achever son œuvre; et alors l'auguste Pontife,

se souvenant de ces paroles de l'Apôtre, « que le prince ne porte pas le glaive en vain », *non enim sine causa gladium portat* (1), prit l'épée de Lépante, et ne pouvant ni ne devant s'en servir lui-même, il la mit aux mains du soldat le plus digne de la porter, aux mains du général de La Moricière.

C'était le couronnement de cette brillante carrière commencée sur les rivages de la Méditerranée, au service de la civilisation chrétienne, et devant s'achever non loin de là, dans la défense d'une seule et même cause. « On ne discute pas l'appel d'un Père, » voilà le mot, à la fois si simple et si grand, que le héros chrétien avait laissé tomber de ses lèvres à la première demande du Souverain Pontife. Et, à l'instant même, avec une entière abnégation, sans le moindre souci de sa renommée militaire, bravant une opinion trop servile pour avoir conservé le droit au respect, il s'était mis à l'œuvre pour accomplir une mission qu'il regardait comme le suprême honneur de sa vie. A peine débarqué en Italie, il a tout vu, tout apprécié. Avec cette activité infatigable que

(1) Ep. aux Romains, XIII, 4.

l'Algérie et la France ont admirée tour à tour, il organise, il crée, il améliore, il développe. Sous sa puissante impulsion, le matériel est renouvelé, les cadres se reforment, les services se régularisent, tous les éléments de la résistance viennent se ranger autour d'un noyau compacte et solide. Plan d'ensemble, détails de l'exécution, rien n'échappe à son coup d'œil. En ne s'épargnant à lui-même ni peine, ni fatigue, il sait communiquer aux autres l'ardeur qui l'anime. A sa voix, et stimulés par son exemple, des milliers de jeunes gens accourent de tous les points du monde pour faire au Saint-Père un rempart de leur bravoure... Ne semblait-il pas, dès lors, que des vœux tant de fois exprimés eussent enfin reçu leur entier accomplissement? Protégé dans l'indépendance de son ministère par le seul dévouement de ses fils, le Souverain Pontife pourra désormais se suffire à lui-même, pourvu que nulle ambition étrangère ne vienne suppléer à l'absence des troubles intérieurs par une attaque du dehors. Mais c'est précisément l'heure que la Révolution choisira pour frapper son coup décisif, démasquant ainsi au jour convenu ses plans préparés de longue main.

Castelfidardo et Ancône allaient montrer ce qu'il y avait de sincérité dans les promesses des uns et dans les déclarations des autres, et de ces grands jours de l'histoire, il ne devait rester que le souvenir d'un effort héroïque tenté par le plus généreux des dévouements pour la plus sainte des causes.

Je me trompe, Mes Frères, il en est resté des semences fécondes pour l'avenir. « L'avantage de ceux qui combattent pour un principe, écrivait le noble défenseur du trône pontifical, c'est qu'alors même qu'ils succombent, leur défaite devient une éclatante protestation en faveur du droit. » J'ajoute que de pareilles défaites ne sont jamais sans retour; car les principes ne meurent pas avec les hommes. Une cause est vaincue, quand elle ne s'appuie pas sur la justice, et qu'elle ne trouve plus personne pour la soutenir; mais une cause qui vit au cœur de deux cents millions d'hommes, et qui, malgré une fortune contraire, ne cesse de leur apparaître comme l'expression du droit et de la vérité, une pareille cause peut attendre tranquillement son triomphe du temps et de l'expérience : tout la sert, les erreurs et les fautes de ses adversaires, non moins que le

zèle et les convictions de ses défenseurs. Qu'est-ce que les années dans la vie de l'Église qui a pour elle les siècles? Et, depuis les martyrs des premiers âges jusqu'à nous, que de causes, en apparence vaincues, et pour lesquelles le jour de la victoire ne devait pas tarder à reluire! Où chercher le point de départ de leur succès? Dans le dévouement de ceux qui avaient lutté pour elles jusqu'au dernier instant et contre l'espérance même. Non, ne vous arrêtez pas à des revers que Dieu permet pour éprouver le mérite. Il y a dans le sacrifice, quelque infructueux qu'il paraisse sur le moment, une vertu qui lui survit, qui passe d'une âme à l'autre, qui fait germer, à l'heure marquée, de nouveaux sacrifices; et quand, après les victoires passagères de la force, arrivent les jours où le droit et la justice reprennent leur empire, la postérité, plus équitable que les contemporains, salue de son admiration et de sa reconnaissance l'héroïsme de ceux qui avaient préparé par leur défaite les triomphes de l'avenir.

Quant au vaillant capitaine qui avait mis si généreusement son épée au service du Saint-Siège, il était rentré dans sa retraite, attendant l'heure où de nouveaux périls réclameraient sa

présence à la tête de la petite armée qu'il avait conduite à l'honneur, sinon à la victoire. Là, dans cette sereine atmosphère, au milieu des joies calmes et pures de la vie de famille, on devait le voir, cinq années durant, partagé entre son zèle pour les intérêts de l'Église et les œuvres de charité, avançant de jour en jour dans la pratique des vertus chrétiennes, et donnant à tous l'exemple d'une piété aussi vive que sincère. Il était arrivé à ce terme dont parle la Sainte Écriture, quand elle compare la voie des justes à un flambeau qui croît en éclat et qui va grandissant jusqu'au jour parfait : *Iustorum semita quasi lux splendens procedit et crescit usque ad perfectam diem*. Chaque enseignement parti de la Chaire pontificale avait apporté à son esprit de nouvelles lumières, en l'éclairant sur les vrais principes qui seuls peuvent assurer le salut des sociétés modernes. Trop défiant de lui-même pour trouver inopportun ce que l'Église jugeait nécessaire, il applaudissait aux efforts des écrivains courageux qui s'appliquaient à montrer la vérité dans tout son jour, au lieu de la présenter timidement et par un seul côté; et volontiers, à ceux qui, alors déjà, préféraient le rôle de

conseillers à celui de disciples, aimant mieux se placer devant l'autorité que de se ranger derrière elle, le général répondait par ce mot qui était un acte d'humilité plus encore qu'une leçon : « Je suis le soldat du Pape, et non pas son théologien. » Que ne pouvait-on pas espérer, pour l'avenir, d'une foi dont la candeur n'avait d'égaie que sa fermeté? C'était la pensée de beaucoup, qu'à un homme de cette trempe un grand rôle allait être réservé dans les événements dont tout le monde pressentait l'approche. La Providence en avait décidé autrement. Sans doute elle aura voulu épargner à cette âme les douleurs qui devaient déchirer la nôtre. Si le général de La Moricière a été enlevé trop tôt à nos espérances, du moins il n'a pas vu les malheurs qui allaient nous accabler; il n'a pas vu les conséquences d'une politique qu'il n'avait cessé de combattre, l'unité allemande sortant de l'unité italienne, la France envahie par l'étranger et démembrée après des capitulations bien autrement désastreuses que celle d'Ancône; cette brave armée dont la gloire était la sienne, il ne l'a pas vue prendre le chemin de la captivité et ne rentrer sur le sol de la patrie que pour y trouver de nouvelles

jours de Juin avec toutes les horreurs d'une lutte fratricide; il n'a pas vu l'œuvre de la Révolution achevée au-delà des Alpes, et le Pontife dépouillé d'un pouvoir dont sa vaillante épée avait réussi à protéger les derniers restes. Toutes ces tristesses qui eussent été si amères pour son cœur de chrétien et de Français, la divine bonté en a préservé sa vie, déjà traversée par tant d'épreuves et de peines. Il aurait pu faire plus encore pour la Religion et pour son pays; il avait fait assez pour son mérite et pour sa gloire. Désormais, la mort pouvait venir à lui : elle devait le trouver prêt, le crucifix à la main, et le regard tourné vers l'éternité. Il y a longtemps déjà que, prenant les choses de la terre pour ce qu'elles valent, il avait dit ces belles paroles : « Occupons-nous des choses du ciel, les seules aujourd'hui saintes et respectables. Là sont la justice suprême, la bonté suprême, le bonheur suprême ! En dehors de cela, il n'y a rien, absolument plus rien ! »

Et maintenant, Mes Frères, quel est l'enseignement que la chaire chrétienne doit tirer d'une telle vie, et dont ce monument est destiné à perpétuer le souvenir ? Ah ! sans doute, ce qui en ressort avec un éclat merveilleux, c'est

qu'il n'y a rien de plus beau ni de plus glorieux pour l'homme que de défendre la cause de la religion et de la patrie. Rarement on aura vu, dans l'histoire, le dévouement chrétien se produire sur d'aussi grands théâtres et avec une telle splendeur. Alger, Paris, Rome, quels noms dans les annales du monde, et quelles étapes dans la carrière d'un homme! Il a été donné à votre illustre compatriote de montrer en des lieux si divers ce que peuvent l'intelligence et le courage militaire au service de la société et de la civilisation chrétiennes. C'est par là que son nom réveille dans tous les cœurs le sentiment du respect et de l'admiration. Mais cette grande âme, qui, à l'heure présente, comme j'en ai la douce confiance, voit toutes choses aux clartés de l'éternelle lumière, ne me le pardonnerait pas, si je ne cherchais d'autre leçon dans ce qui a fait son principal mérite. Le général de La Moricière a été l'un des types les plus expressifs et les plus caractéristiques de son siècle. Les illusions que se faisaient un grand nombre de ses contemporains, il les a toutes connues, il en a partagé plusieurs, il n'en a retenu aucune. Pour atteindre ce but, il lui a fallu reconquérir la vérité pas à pas et à

travers mille obstacles. Ces obstacles, il les a surmontés, en présentant au travail de la grâce une âme droite et sincère. Voilà sa gloire, sinon la plus brillante, du moins la plus solide et la plus pure de toutes; car il est dit dans la Sainte Écriture : « Celui qui se rend maître de lui-même est supérieur à celui qui prend des villes : » *Melior est qui dominatur animo suo, expugnatore urbium* (1). Grande leçon pour tant d'esprits qui une fois imbus des erreurs et des préjugés de leur temps, ne savent plus s'en affranchir malgré les déceptions les plus amères et les expériences les plus cruelles! Oui, il me semble entendre une voix sortir de ce monument funèbre pour dire avec la mâle franchise du soldat qui ne connaît ni flatterie ni détours : « O France! ô mon pays! après tant de ruines et de malheurs ouvre enfin les yeux à la lumière; ne t'obstine pas plus longtemps à chercher le salut dans des voies qui, plusieurs fois déjà, ont failli te conduire à l'abîme; reviens aux traditions et aux principes qui avaient fait de toi la première nation du monde; en redevenant la fille aînée de l'Église, dans toute la

(1) Prov., XVI, 32.

vérité du mot, tu retrouveras ta puissance et ton génie : c'est autour de la foi catholique, et d'elle seulement, que tu pourras rallier tes fils, et les réconcilier tous ensemble, en leur rendant, sous l'influence de son esprit et de sa doctrine, la vraie autorité avec la vraie liberté. Là est l'avenir, là est le salut! » Puisse cette voix d'outre-tombe être écoutée de tous! Et puisse ce monument s'élever au milieu de nous comme un gage d'union et d'espérance, en rappelant aux générations futures la mémoire d'un héros chrétien qui a su être en même temps un grand serviteur de la France et un grand serviteur de l'Église!
